L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 8 novembre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	70	21
Midi.....	78	25
3 P. M.....	80	27
6 P. M.....	79	26

LE Nouveau Cabinet Espagnol.

La situation politique semble entrer dans la voie de l'apaisement en Espagne, depuis l'avènement d'un Cabinet nouveau qui, pour se maintenir au pouvoir et répondre aux besoins du pays, comprend qu'il lui faut compter avec le peuple et les idées du jour.

Comme nous l'avons dit, quelques heures ont suffi à sa formation ; et entrant en fonctions, bien vite après, M. Maura et ses collègues sortants n'ont pas eu à expédier les affaires courantes, ainsi que c'est la coutume.

Le nouveau cabinet a siégé pendant quatre heures à sa première réunion ; et son premier soin a été donné à la campagne de Melilla. Le général Luque, ministre de la Guerre, a fait à ses collègues un long exposé de la situation, et les nouveaux ministres tombèrent d'accord pour envoyer un télégramme qu'ils rédigèrent, félicitant l'armée espagnole qui combat en Afrique.

M. Moret exposa ensuite au Cabinet la situation intérieure et lui dit qu'il fallait adopter une politique de pacification et de liberté.

M. Perez Caballero, l'ambassadeur d'Espagne à Rome, appelé par M. Moret pour faire partie de son Cabinet en qualité de Ministre des Affaires Etrangères, a dit dans une interview, à la veille de son départ de la ville éternelle, que les élections auraient lieu dans trois ou quatre mois, et que jusqu'alors le Cabinet gouvernerait avec la Chambre actuelle, où il espérait trouver un majorité nécessaire.

En parlant du Maroc, M. Perez Caballero a déclaré que, d'après son opinion, l'Espagne est obligée d'affermir sa situation dans ce pays. L'Espagne a-t-il ajouté, doit se maintenir et augmenter son influence ; mais, d'autre part, il est absolument nécessaire que les idées politiques de mon pays au Maroc soient d'accord avec celles de la France et de l'Angleterre. L'attitude de notre Cabinet, dit-il, sera pacifique. Nous diminuerons le caractère de la campagne à une action militaire au Maroc. Il est probable que les projets présentés par les conservateurs, la plupart du moins, ne seront pas maintenus par les nouveaux ministres.

Un ami de M. Maura donne l'explication de son abandon de la vie politique. L'ancien chef du Cabinet n'était nullement disposé à se retirer. Il n'avait pas pris le pouvoir, au début de 1907, par ambition personnelle, mais parce que, catholique, il avait constaté que ses anciens amis libéraux—M. Maura a été membre du parti libéral—voulaient follement ruiner l'Espagne en tâchant de la doter de lois anti-religieuses. Comme le risque n'est pas moins grand aujourd'hui, il était, malgré toutes les attaques, décidé à demeurer ministre afin de servir les causes auxquelles il est attaché.

Mais, il y a quelques soirs, un incident s'est produitt qui l'a amené à penser qu'il servirait mieux ses idées en se retirant.

Le roman d'un explorateur.

Au moment où Pearistes et Cookistes semblent enfin faire trêve, voici que recommence le procès d'un explorateur illustre : Sébastien Cabot. Trois cent cinquante ans après sa mort, il a toujours ses dévots et ses fanatiques. Beaucoup d'Italiens le tiennent pour une des gloires les plus pures, parmi les navigateurs et les cartographes : n'a-t-il pas découvert le plus court chemin vers la Chine et fait graver la mappemonde de 1554 ? Beaucoup d'Anglais lui savent gré d'avoir ouvert la Moscovie au commerce et à la marine anglaise : il serait un des fondateurs de la puissance britannique.

Encore aujourd'hui, Sébastien Cabot est une énigme ; et, pour la déchiffrer toute la critique et toute la sagacité de M. Henry Harrisse ne sont pas superflues. La "Revue Historique" nous livre les resultats de cette enquête précise.

De cette enquête, Sébastien Cabot ne sort pas infiniment grandi, quoi qu'il ait su composer avec adresse le roman de sa vie et de sa renommée. L'imagination ne lui manquait guère, il n'omettait pas de raconter que, dans les régions qu'il avait pratiquées, on voyait des hommes à faces de chiens et à pattes d'autruche. Certains oiseaux, dans les îles Rocos, emportaient un bœuf dans les airs et même un bateau de grande taille. Il invitait enfin sur les routes qui mènent en Chine à éviter ces créatures à visage humain et à queues de poisson, qui ne nagent pas sans un arc et des flèches.

Son souci constant était de renseigner le monde sur les voies d'accès ouvertes sur la Chine ou le Cathay. Il assurait être allé au pays des épices au moyen d'un détroit placé dans la baie d'Hudson actuelle. Sitôt que le détroit de Magellan fut signalé, en 1552, Sébastien confiait à Contarini : "Je l'avais le premier découvert." Enfin, il affirmait que, par la Laponie du Nord, le chemin de Cathay lui était familier.

Il voulut se parer des lauriers de son père, Jean Cabot, le vrai découvreur de l'Amérique du Nord ; il voulut usurper la gloire de Chancellor. C'est Chancellor et non pas Sébastien Cabot qui noua entre la Russie du Nord et l'Angleterre ces relations commerciales si profitables depuis à la richesse britannique. A Sébastien Cabot, nous ne devons vraiment que le pays de La Plata.

La mappemonde qui porte son nom fourmille d'erreurs, si bien qu'on a voulu prétendre qu'il n'en avait pas pu corriger les épreuves.

Mais comment le défendre d'avoir trahi, dès 1522, l'Espagne au profit de Venise, puis de 1533 à 1547, l'Espagne au profit de l'Angleterre ; enfin, en 1551, l'Angleterre pour Venise. En 1554, il jouait le méchant rôle d'espion de Charles Quint de l'autre côté de la Manche, et révélait à l'empereur les projets du duc de Northumberland et d'Henri II de France contre le Pérou espagnol.

Il réussissait à cumuler les pensions que lui faisaient Charles-Quint et Edouard VI d'Angleterre. Les voyages dont il se vantait sont presque tous des mensonges ; les félonies dont il parlait peu sont certaines. Dégagée de son roman, sa vie paraît sans beauté. L'art le plus certain de Sébastien Cabot aurait été, semble-t-il, d'avoir dupé ses contemporains et dupé la postérité. La légende que tous ses bluffs ont su créer l'a servi pendant sa vie et le pare encore après sa mort. Nous avons créé depuis le cabotinage, lui eût mérité de lui servir de parrain.

LE Nouveau Romanesque.

Nous nous plaignons souvent de la médiocrité des temps actuels, et nous nous lamentons parce que les pensées des hommes sont mesquines, leurs actions monotones et leurs ambitions assez viles. Et nous avons un peu raison : l'héroïsme est rare aujourd'hui et on ne le pratique plus, surtout parce qu'il ne rapporte rien, sinon quelquefois du ridicule : le ridicule est une monnaie qui n'a plus cours, j'entends le ridicule qui s'attache toujours aux vertus trop surhumaines.

Cependant nous avons tort aussi : à bien regarder, notre époque est abondamment romanesque, et si la plus grande partie du peuple se contente d'une existence facile et plate, il est des hommes nouveaux qui tous les jours risquent leur vie dans un pur désintéressement. Notre enfance s'émerveillait à lire Mayne-Reid, Fenimore Cooper, Jules Verne, Assollant, de fantastiques personnages, d'exploits fabuleux, d'inventions inouïes. Capitaine Nemo, Robur le Conquérant, Longue-Carabine, capitaine Corcoran, de quelles joies frémissantes vous avez embelli nos jeunes années ! Mais nous croyions qu'un Robur le Conquérant n'existait et n'existerait jamais que dans l'imagination fertile d'un écrivain chargé de nous amuser, et en 1909 le monde est plein de ses descendants, êtres de chair et d'os, et le ciel est sillonné des croiseurs aériens dont il nous montra le premier modèle. Cette semaine a encore été marquée par le vol audacieux du comte de Lambert au-dessus de Paris, en aéroplane.

La conquête de l'air, en effet, a renové le romanesque dont l'âme humaine a besoin éternellement. Le romanesque, c'est tout ce qui nous paraît pas vrai, c'est tout ce qui s'élève au-dessus des plus nombreuses conditions, tout ce qui dépasse les habitudes les plus répandues de notre esprit et les idées préconçues de notre intelligence. Romanesque, sans doute, le spirite qui, en quelques minutes, fait germer de graines enfouies dans un peu de terre des tiges de blé hautes de un centimètre : romanesque encore le savant qui, avec certains rayons, photographie l'intérieur de notre corps ou crée des diamants ; romanesque aussi l'officier de marine qui s'enfonce sous les eaux. Mais combien plus romanesque celui qui, devant nos yeux éblouis, s'envole dans les airs et semble commander au vent, alors que, hier encore, le ciel paraissait pour si longtemps fermé à nos efforts malheureux. Ce romanesque, qui nous est si nécessaire, qui nous passionne, qui nous enchante, il nous le prodigue presque chaque jour, et parfois la mort, qui survient, le rend encore plus pathétique.

Les adolescents du temps présent ne rêvent plus d'égaler les coureurs des pampas, des steppes et des savanes, Indiens empanachés ou cruels Indous. On n'en voit plus qui, un beau matin, désertent la maison paternelle et, follement épris de l'aventure, s'en vont dans quelque coin de campagne s'essayer à la vie difficile de Robinson Crusoë. Cela seul qui les intéresse, qui les préoccupe, qui les absorbe, c'est la conquête de l'air, et leurs héros ce sont Farman, Latham, Blériot, Delagrange.

J'en connais dont les jeux consistent à chercher une forme d'aéroplane, et qui emploient leurs récréations à imaginer une hélice, des ailerons ou des leviers. Toute leur curiosité se dirige vers le ciel : là seulement on peut accomplir un glorieux labeur : là seulement on peut éprouver de belles émotions. Naguère, un enfant disait : "Je serai explorateur" ; aujourd'hui, Cook et Peary le laissent indifférent, et même plutôt il se moquerait d'eux." Naguère aussi, un enfant disait : "Je serai ingénieur", et la littérature, roman et théâtre, donnait à l'ingénieur une place importante ; aujourd'hui, on ne le trouverait plus dans les livres ni dans les pièces. L'enfant dit simplement comme une chose la plus naturelle : "Je serai aviateur." Et sans doute cela n'est pas sans inquiéter les parents, sans bouleverser leur tendresse, sans les affoler : mais ils ne s'étonnent pas, ils s'y attendaient. Leur cœur à eux ne bat-il pas de coups plus pressés à chaque nouvelle prouesse des hommes qu'admire leur fils ? Un collégien moderne connaît mieux les performances et les records de l'aviation, que nous ne connaissions jadis les chants de l'Iliade ou les chants de l'Enéide.

—

L'homme avait su, dans l'univers, tout dominer : la terre et les flots lui appartenaient. Seul le ciel ne subissait pas le joug de son génie, et l'on pouvait croire que des siècles s'écouleraient avant qu'il pût librement s'y mouvoir. Tant de courageuses audaces s'étaient terminées par la mort. Et soudain un homme vole quelques mètres : deux ou trois minutes, il réussit à se soutenir dans les airs et à y glisser. Pendant combien d'années va-t-on s'arrêter à ce premier progrès ? Mais un mois n'est pas écoulé, que d'autres ont volé, et plus longuement. Chaque semaine qui fait marque un pas en avant : on vole durant des kilomètres et durant des heures ; on voit Blériot traverser la Manche ; on voit Sommer passer en revue, du haut de son dirigeable, le 20e corps ; on voit, au-dessus de la plaine célèbre de Bétheny, évoluer les uns au-dessus des autres dirigeables et aéroplanes. Et le comte de Lambert les dépasse encore en prouesse.

Un immense enthousiasme a secoué la nation : ces aviateurs, s'ils flattent son orgueil, lui semblent aussi des êtres presque fabuleux. Le romanesque, qu'ils déversent sur la foule transportée, contient tout ce qui fait le plus rare romanesque : la beauté, la volupté et le danger. La beauté, parce que, tandis qu'il pleut dans l'air léger, ils offrent aux yeux un tableau merveilleux de grâce de souplesse, de facilité. La volupté, parce qu'ils ont pour ainsi dire dépouillé leur nature matérielle, rejeté tout ce qui les rattachait à la terre, vaincu leur origine ; c'est ici que le vers du poète acquiert un nouveau sens si vrai : "L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux." Il se souvenait, en effet, toujours des cieux ; c'est vers eux que se portait le rêve le plus cher de son cœur, il y pensait sans cesse, il s'efforçait de les gagner sans relâche : le voici qui les atteint. Bientôt il sera plus maître de ce domaine que l'oiseau qui se pose, quand l'orage éclate, et dont il dira, dédaigneux, qu'il ne sait pas voler. Le danger enfin, puisqu'on ne sait jamais, quand l'aviateur prend son élan, si la mort ne l'attend pas là-haut, la mort qui donne aux efforts humains une magnificence unique, et qui, loin d'arrêter le désir de la complète victoire, ne fait que l'exciter. Ainsi est né un nouveau romanesque, et comment s'en pourrait-on étonner ? Le monde n'est qu'aux âmes romanesques, car elles seules ont de puissants et frénétiques désirs. Que seraient l'univers et la vie, s'il n'y avait pas le désir ?

THEATRES.

ORPHEUM.

Après le magnifique programme de la semaine dernière il était à craindre que celui de cette semaine, quoique bon, car l'Orpheum ne donne que du vaudeville de premier ordre, ne fut pas apprécié avec autant de faveur qu'il méritait. Il n'en a rien été, et le public hier soir, a fait fête aux artistes qui ont paru successivement dans les divers numéros.

L'excellente comédienne anglaise, Miss Alice Lloyd, a obtenu un succès particulièrement marqué. Mlle Lloyd possède une voix ravissante et interprète excellemment les nombreuses chansons de son répertoire.

Les McNaughtons, des désopilants comiques anglais, ont soulevé à de fréquentes reprises les rires du public.

Claud et Fannie Usher ont très bien interprété une jolie comédie intitulée "Fagan's Decision".

Vilmos Westony, le célèbre pianiste hongrois dont l'exécution est parfaite, a été très applaudi ; de même que les Zamoras, cyclistes et acrobates de talent.

Les "Bison City Four" et le Cinématographe contribuent aussi au succès du programme.

TULANE.

Le Tulane tient un sérieux succès cette semaine. La pièce qui est offerte au public est extrêmement intéressante, luxueusement montée et jouée par des artistes d'un talent incontestable.

"The Servant in the House" est une comédie dramatique de grande envergure qui soulève des problèmes d'un intérêt palpitant et qui force l'attention des spectateurs du commencement à la fin.

Il n'y a que sept rôles dans la pièce, qui tous sont fort bien tenus par MM. Wilson, Glanford, Power, de Becker et Royer et par Mmes Edith Crane et Jessie Glendinning.

Avec une pièce d'un tel mérite et des artistes comme ceux qui l'interprètent, la semaine va être pour le Tulane une des plus fructueuses de la saison.

THEATRE DE L'OPERA.

Deux représentations ont été données au théâtre de l'Opera dimanche dernier : la première, en matinée, par la troupe du grand opéra ; la seconde, le soir, par la troupe d'opérette ; toutes deux, nous sommes heureux de l'écrire, ont été brillantes.

C'est *La Juive* qui faisait les frais de la représentation du jour, et les personnes qui y ont assisté en garderont un souvenir plus vif pour ses interprètes, M. Escalais et Mme Demedy, surtout.

Le grand ténor que l'on entend avec un plaisir nouveau toujours, après avoir excellé comme chanteur et comédien dans la scène de la cassette, a dit l'air si connu : *Rachel, quand du Seigneur* avec une expression attendrissante, ménagant les transitions en artiste qu'il est, entièrement maître de sa voix et sachant donner au personnage d'*Eléazar* son caractère vrai.

Mme Demedy, Mlle Cahuzac et M. Huberty ont, eux aussi, chanté et joué d'irréprochable façon et ont partagé avec M. Escalais les chaleureux applaudissements du parterre.

Le soir, la scène était cédée à la troupe d'opérette qui y donnait la Première cette année d'un opéra bouffe connu à la Nouvelle-Orléans depuis des années, bien qu'il n'y ait pas été chanté souvent, et qui amusa fort le public parisien en 188 : *Le Grand Mogol*, d'Audran.

La troupe d'opérette est excellemment composée, nous l'avons déjà dit ; elle compte des artistes, femmes et hommes, qui, non seulement possèdent de jolies voix, bien disciplinées, mais encore des comiques d'un incontestable mérite.

M. Delaxe dans le rôle de Mignapour, MM. Chadal, Gamy et Geoffray dans ceux de Joquelet, Nicobar et Crackson ont été étourdissants de verve et d'entrain.

M. Delaxe a une voix de *tenore* très agréable ; elle était l'autre soir à son aise, pour ainsi parler, dans les limites où elle avait à se circonscrire.

Mme Sterckmans a donné au caractère d'*Irma* un coloris et un piquant qui lui ont valu bien des applaudissements.

Mlle Jenny Allard a été charmante sous les traits de *Mengalone*. Sa physionomie où rayonne presque toujours le sourire d'un enjouement mêlé de tristesse, convient à l'opérette ou à l'opéra-comique. Sa diction est nette ; ses mots, lancés avec précision, traversent la salle comme des traits légers et arrivent au but. Mlle Allard pourrait parfois avoir un peu plus de hardiesse, d'assurance si l'on préfère, ce qui accentuerait mieux l'excellent effet qu'elle produit dans tous ses rôles.

Demain soir, reprise de *Manon*, l'opéra-comique en trois actes que Massenet a peut être le plus travaillé. Les rôles en seront tenus par Mmes Rolland, Sterckmans, Allard ; MM. Zocchi, Chadal, Cargue.

Le *Menuet* sera dansé par le corps de ballet avec Mlles Fabris et Hansens à sa tête.

Jeudi soir, *Le Trouvère* avec M. Escalais comme *Manrique* et Mmes Fiérens et Demedy comme *Azucena* la première, *Leonore* la seconde.

A l'étude et très prochainement *Louise*, l'opéra que le public parisien a tant applaudi dès son apparition et applaudit encore ; une œuvre qui, paraît-il, se distingue par son originalité, car Charpentier, l'auteur, s'est écarté de toutes les règles de la composition, de toutes les traditions et de toutes les conventions pour offrir au goût du jour, un fruit nouveau d'une saveur autre que celle des fruits connus ; une création enfin d'un lyrisme frappant.

A l'étude aussi, *La Petite Femme*, une œuvre du genre léger comme l'indique son nom, c'est-à-dire une musique qui n'a pas l'envergure des œuvres de ce qu'il est convenu d'appeler le grand répertoire, mais qui ne manque pas de charme.

Les artistes de M. Leyole, on le voit, ne s'accordent guère de loisirs ; toujours sont-ils sur la brèche, toujours, mènent-ils la vie la plus active, une vie d'études, mais qui, si elle a ses ennuis, ses fatigues, a aussi ses attraits, ses séductions quand y sonne l'heure des succès, des ovations, des triomphes.

CRESCENT.

Les amateurs de la prestigiditation, du merveilleux, de la magie, de la sorcellerie même seront servis à souhait cette semaine au Crescent, où Thurston le grand donne une série de représentations.

A en juger par l'effet qu'ont produit dimanche et hier ses nouveaux tours, ses nouvelles illusions, l'habile prestidigitateur a sans conteste atteint le plus haut degré de son art.

Sa "Cage de Cristal" est une merveille qui confond l'imagination, de même que son numéro intitulé "The Lady and the Lion".

En matinée aujourd'hui.

Jeunes prodiges.

Dans toutes les branches de l'art, il y a eu de petits artistes qui émerveillèrent leurs contemporains par leur précocité. Avant Marcel Lavallard qui a douze ans et dont les toiles furent remarquées au dernier Salon, Tadé Styka exposa à treize ans et à l'Académie à Londres on reçut les tableaux de Sir Edwin Landseer et de Walter Crane alors qu'ils avaient treize et seize ans.

Parmi les musiciens, Meyerbeer, Mozart, Mendelssohn étonnaient à six ans leurs auditeurs. Paganini à huit ans composa une sonate qu'il fut le seul à pouvoir jouer. Paderewsky jouait déjà à trois ans.

On cite de jeunes prédicateurs qui à douze ans parlèrent devant plusieurs milliers de personnes.

John Stuart Mill à trois ans savait l'alphabet grec et à huit ans lisait les auteurs grecs dans le texte original. Sir William Rowan Hamilton, un célèbre mathématicien anglais, lisait et calculait très bien à trois ans ; à cinq ans il traduisait le latin, le grec et l'hébreu, il plus tard l'italien, le français, l'arabe et le sanscrit ; bref à douze ans il connaissait treize langues !

Ingénieuse réclame

On a beaucoup parlé dernièrement de la "Main Noire". Il n'y a pas longtemps, plusieurs riches New-Yorkais furent épouvantés en trouvant dans leur courrier une lettre où sous la noire silhouette d'une main grande ouverte se lisaient ces mots : "Plus que cinq jours !" Le lendemain, même émotion : "Plus que quatre jours !" Et ainsi de suite. De plus en plus affolés, les malheureux n'osaient plus sortir, se faisaient garder par la police. Mais le sixième jour, la sinistre empreinte s'étalait dans les journaux accompagnée de cette phrase rassurante : "Plus de main noire, si vous employez le Savon X...." E. W.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 10 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

MARIAGE DE CONVENANCES

IV

A LA CASERNE

(*Suite.*)

—Je ne suis pas fixé.... c'est possible, mon colonel.

—Ce n'est donc pas pour sa dot que vous la recherchez ?

—Certainement non, mon colonel.

—Et la mère, qu'est-ce qu'elle pense de cela ?

—Elle est morte depuis une dizaine d'années.

—Il y a des oncles, des tantes ?

—Personne, mon colonel.

—Orpheline alors ?

—Oui, mon colonel.

Le gros homme regarda le lieutenant au fond des yeux.

—C'est donc de l'amour, du vrai ?

—Oui, mon colonel.

—De l'emballement même !

D'Angeville ne répondit pas.

Le colonel fit un tour dans le salon, les mains toujours derrière le dos, en mâchonnant sa moustache grise, ce qui était chez lui un signe de perplexité profonde, et revenant de nouveau au lieutenant :

—Parole d'honneur, mon cher enfant, comprends plus rien du tout à votre affaire. Vous êtes tourné comme doit l'être un bon lieutenant de cavalerie, et en général ils ne sont pas piqués des vers ; vous êtes fils unique ; vous vous appelez le comte Jacques d'Angeville et vous serez plus tard marquis avec une fortune énorme. Vous aimez cette villageoise et elle se marie avec un autre. C'est donc un milliardaire, ce pékin-là ?

—Non, mon colonel, c'est un habitant de Villequier, un petit propriétaire....

—Au bord de la Seine, Villequier ?

—Oui, mon colonel.

—Joli endroit ! Nous y sommes passés il y a trois ans. Vous n'étiez pas encore avec nous à l'époque....

—Pas encore, mon colonel.

—Vous avez permuté du seizième pour rejoindre votre ami de Vrigny, bon officier aussi, excellent cavalier. Ses arrêts finissent aujourd'hui ?

—Oui, mon colonel. Autrement je vous aurais demandé sa grâce avec la mienne. Il a agi par pure bonté pour moi !

—Pas un crime ! Revenons à la demoiselle. Il s'appelle, son type ?.... Si je suis indiscret, ne me répondez pas.

—Georges Duchesne ou Dufresne, je ne sais plus.

—Qu'est-ce qu'il fait, commerçant, cultivateur, notaire, avocat, juge de paix ?

—Je ne suis pas fixé, mon colonel.... Je crois qu'il n'a pas de profession.....

—Un fainéant alors, propre à rien. Comprends plus du tout. Bref ! où voulez-vous en venir ? Que s'est-il passé ?

En quelques mots, l'amoureux confessa tout, son amitié ancienne pour Suzanne, leur liaison d'enfance, le coup qu'il avait reçu en apprenant à l'improviste son prochain mariage, la folie dont il avait été saisi, son irrésistible désir de la voir, de lui parler, de la ramener à lui, sa course à la Coudraie, son retour et les kilomètres qu'il avait dévorés pour se retrouver à son poste.

Mais en vain !

Le colonel était un galant homme et un homme de cœur.

Il tendit la main à son officier en lui disant :

—C'est bon. J'ai eu mon temps et je sais ce que c'est. J'ai peut-être été un peu sévère.....

Il aurait pu dire que le commandant Brinquart lui avait présenté l'affaire avec une envieuse malice, dans un de ses malheureux accès ; mais il est des secrets qu'il ne faut pas trahir.

—Vos arrêts sont levés, ajouta-t-il, grand enfant, et si vous avez besoin de permissions, venez me trouver. Mais voulez-vous mon idée ? Je vous parle en père de famille. Vous avez tort de vous monter la tête. Vous ne réussirez pas, et ce sera une veine pour vous. C'est la petite Cauchoise qui perdra le plus au sot marché qu'elle fait. Allez et ne me maudissez pas.

—Merci, mon colonel.

—Quand se marie-t-elle, cette fillette ?

—Mercredi.

—Malepeste, c'est bref. Pas facile à empêcher, la petite fête ! Bonsoir, lieutenant.

—Bonsoir, mon colonel.

Les deux amis s'offrirent un festin choisi et vidèrent un certain nombre de bouteilles de champagne en compagnie de quelques camarades, à la santé du colonel, mais en rentrant chez lui, vers minuit, l'amoureux retomba dans ses idées noires.

La lettre n'arrivait toujours pas.

Pourquoi ce silence de Suzanne ?

V

EN CONGÉ

Le colonel était un père pour ses officiers, pour les jeunes surtout, un père un peu fruste un père à bourrades et à savons de première qualité, mais ne sont-ce pas souvent les meilleurs ?

Le lendemain matin, après une conférence avec la colonelle, une femme d'une bonté rare, il fit appeler l'autre, le copain, Jean de Vrigny, et lui dit en se touchant le front :

—Cerveau malade, votre ami !

—Ce n'est pas le cerveau, c'est le cœur, mon colonel.

—Même chose. Besoin de distraction. Amusez-le. Huits jours de congé.

—Merci, mon colonel.

—Stupide, cette jeune villageoise, pas faite pour lui ! Jolie au moins ?

—Admirable.

—La connaissiez ?

—Très bien.

—Stupide tout de même ! Refuse pas un futur comme d'Angeville. Allez, mes enfants. Bien du plaisir !

D'Angeville accueillit la bonne nouvelle sans entrain.

Il se sentait découragé.

Le premier courrier n'avait rien apporté.

De Vrigny lui dit :

—Ta lettre arrivera par le second. Je le sens. Allons nous promener. Tu la trouveras à ton retour. Si elle ne vient pas, nous partirons.

—Comme tu voudras.

A dix heures, les deux cavaliers venaient de s'engager dans la ligne de la forêt, lorsqu'ils entendirent le trot précipité d'un cheval lancé à leur poursuite et presque aussitôt une voix bien connue appela :

—Mon lieutenant !

—Qu'est-ce que c'est, Brinic ?

—Une lettre, mon lieutenant, et comme j'ai pensé que.....

—C'est bon. Donne et suis-nous.

A la vue de l'adresse, le comte rougit d'émotion en murmurant :

—Enfin !

—C'est-d'elle ? Je te le disais bien.

—J'ose à peine lire.... Je ne sais en vérité quel sort cette fille a pu me jeter.

—Un peu de courage, fit doucement de Vrigny. Ça te passera comme un accès de fièvre.

—Je voudrais l'espérer.

—Regarde ce qu'elle dit.

Discrètement de Vrigny piqua son cheval qui prit un petit galop de chasse et laissa l'amoureux en arrière.

Jacques d'Angeville hésita. Ses yeux se troublaient ; son cœur battait avec violence.

« Que lui apportait cette lettre si lente à venir et qu'il n'osait ouvrir maintenant qu'il la tenait entre ses mains ?

Il s'y décida enfin, mais il était fixé sur ce qu'elle contenait.

Désormais il n'avait rien à attendre de Suzanne, autrement pourquoi eût-elle tant tardé à lui répondre et prit précaution contre lui ?

" Mon cher ami,

" J'ai été très touchée de votre démarche, plus touchée que je ne pourrais vous l'exprimer.

" Vous n'aviez pas besoin de me rappeler le passé. Je crois n'en avoir oublié aucun détail et ce n'est pas sans émotion que je me les retrace presque chaque jour.

" Comment pourrais-je ne pas me souvenir que dans mon isolement vous avez été pour moi, vous et votre père, les plus généreux des protecteurs et les meilleurs des amis ?

" Mais, mon cher Jacques, laissez-moi vous donner encore ce nom d'autrefois, c'est précisément parce que votre père s'est acquis tant de droits à ma reconnaissance que je dois suivre ses conseils et les regarder presque comme des ordres.

" Allez, j'ai bien compris ses craintes ou plutôt ses appréhensions.

" C'en est fait.

" Après de longues et nouvelles